

Quelques mots... pour commencer

Quand on choisit sa relation avec l'école comme fil conducteur pour raconter les moments savoureux mais aussi les épisodes tristes de son enfance et de son adolescence, n'est-on pas un peu masochiste ? Relations avec l'école qui s'achèveront à vingt-six ans, date de la fin de mes études... je vous l'accorde fort longues !

Ma plume s'est animée de souvenirs ancrés à fleur de conscience, d'autres plus enfouis, oubliés même, difficiles à faire remonter, puis à extirper de ma mémoire. Souvenirs compliqués à exprimer avec une écriture plus ou moins précise, difficultés aussi de pouvoir véritablement traduire les rires et les pleurs de mon propre corps très présents pendant cette période de ma vie. Une plume qui finira par se libérer à travers l'écriture de ces chapitres.

J'ai traîné mes fonds de culotte de cinq ans à vingt-six ans sur un nombre incalculable de bancs et de chaises tous plus inconfortables les uns que les autres. Mes fonds de pantalon lustrés jusqu'à la transparence sont la preuve indubitable de ma présence dans les établissements scolaires. Endroits où, finalement, je me sentirai plutôt bien... sans pour cela rechercher à tout prix la proximité d'une source de chaleur ! Les kilomètres

de mots et de dessins posés sur des pages blanches à petits ou à grands carreaux à l'encre bleue ou à l'encre noire témoignent aussi de ma présence dans ces lieux. J'ai collectionné les feuilles simples et les copies doubles de devoirs et de compositions, souvent corrigées et annotées à l'encre rouge en haut et dans la marge. Combien de bâtons de craie ai-je pu casser à cause de ma nervosité au moment d'écrire au tableau planté sur l'estrade ?

À côté de cela, je me suis dispersé avec bonheur et parfois élégance, prenant le temps d'ouvrir mes yeux, mes oreilles et mon corps en général, à la musique, au cinéma, à la littérature, au genre humain et même à la danse !

L'école a été pour moi une seconde famille plus influente et plus déterminante que l'éducation donnée par mes parents. Faute de temps et de moyens, ils ne pouvaient guère faire beaucoup plus, sinon m'encourager dans les moments où j'ai pu baisser les bras, en m'attachant à mon siège lorsque parfois, découragé, j'ai voulu descendre du train du savoir et de l'apprentissage.

Au départ, pas plus doué qu'un autre pour faire de longues études, les rencontres avec des instituteurs et des professeurs exceptionnels ont sans doute fait basculer le cours de ma vie.

Je ne les remercierai jamais assez de tout ce qu'ils m'ont apporté pour me permettre de devenir ce que je suis : un homme profondément attaché aux valeurs de la république et de la laïcité, à la tolérance, cherchant à comprendre plutôt qu'à imposer.

Sans l'école gratuite et la qualité des enseignants et de l'enseignement, je n'aurais sans doute jamais pu m'instruire comme je l'ai fait et ouvrir mon prisme sur la vie.

J'ai souhaité citer par leur véritable nom les enseignants qui m'ont le plus marqué, simplement pour leur rendre hommage, même pour ceux qui ne m'ont pas facilité la vie ; en y regardant

de plus près, c'est plutôt mon attitude et mon comportement vis-à-vis d'eux qui ont rendu ces instants de vie moins agréables...

Il m'a semblé important de relater mon histoire avec les êtres rencontrés ou simplement côtoyés, ceux qui m'ont apporté de la joie et du bonheur dans les relations de tous les jours. Êtres le plus souvent attachants, atypiques, voire pittoresques, peu nombreux sont les détestables...

Témoignage d'une jeunesse qui a traversé une époque difficile. Même si notre vie s'est quelque peu améliorée lentement au cours du temps, c'est un mensonge de dire que ces années-là après la guerre furent les « Trente Glorieuses du XX^e siècle ». Pour les classes aisées et les classes moyennes, oui ; pas pour nous, la classe ouvrière. Ces années-là quand la France faisait la guerre en Indochine et en Algérie où combien de jeunes gens perdront leur vie, ces années-là où la police réprimait furieusement toute manifestation contre-gouvernementale, ces années-là où les responsables politiques avaient rarement de comptes à rendre au peuple si ce n'est aux banques suisses, ces années-là où la presse – à quelques exceptions près – avait le doigt sur la couture du pantalon face à nos gouvernants. Mais aussi ces années-là où les halles étaient encore à Paris, où les Beatles, les Rolling Stones et Bob Dylan s'imposaient dans ma tête et jouaient devant mes yeux et pour le plaisir de mes oreilles pour la première fois à *l'Olympia*, ce grand music-hall.

De ce temps où mon père avait un potager à La Courneuve où le frerot et moi allions en bicyclette avec lui le dimanche aux beaux jours ramasser les fraises tout juste mûres et quelques coups de soleil, c'était avant que ces immeubles sans goût et sans saveur prennent la place et poussent plus vite que les légumes d'un été.

Enfin, j'ai divisé arbitrairement mon histoire en quatre chapitres qui correspondent à des époques différentes de ma vie et de mon émancipation familiale.

Si les premières pages ne vous lassent pas, laissez-vous emporter par la suite ; une histoire qui ressemble peut-être à beaucoup d'autres... mais cette histoire-là m'appartient.

Une dernière précision : je décevrai sans doute certains en ne m'étendant guère sur mes aventures féminines et amoureuses, non pas par honte, mais ce furent des histoires souvent sans suite, qui restent très très personnelles...

CHAPITRE I

LA FOSSE NOIRE

« **B**ébert, t'as un œil qui r'garde la Bastille, l'aut' la République ! »

J'apprends sans égards, à l'âge de quatre ans, de la voix gouailleuse du titi parisien voisin de mes parents, la présence sur mon visage d'un léger strabisme divergent ; en clair, je louche. Je comprends ce jour-là qu'une imperfection physique même mineure pouvait devenir de la part des autres sujets de moquerie ! Ma mère bien sûr prendra gentiment ma défense, enguirlandant le voisin : « Ce n'est pas des choses à dire à un enfant de quatre ans ! », tout en me serrant dans ses bras et en me susurrant à l'oreille que je n'ai rien de tout cela.

Bien plus tard, en repensant à la scène (j'en souris encore aujourd'hui), cela aurait été un véritable exploit pour un enfant de quatre ans d'être capable de voir en même temps ces deux édifices en habitant à l'époque derrière la caserne des gardes républicains près de la place de la République !

Mes parents oublieront très vite la réflexion du voisin, puisque c'est seulement à vingt-deux ans que je rentrerai pour la première fois dans un cabinet d'ophtalmologiste !

Cinquième étage au fond de la cour

Être né le 1^{er} mai à l'hôpital Saint-Louis Paris X^e à sept mois et demi, une heure après mon frère, sans que mes parents m'attendent vraiment, est un pur bonheur pour débiter dans la vie. Dans quelques mois, en balbutiant mes premiers gestes, je constaterai sur mon corps une autre anomalie : je suis gaucher...

Les quelques jours passés en couveuse, cet utérus artificiel où je finirai ma période d'incubation tout en restant solidaire de mon frère, m'ont définitivement horrifié à l'idée d'être enfermé. Mes phobies pour l'ascenseur, les tunnels, les avions et autres espaces confinés sont sans doute nées à cette occasion. Même la foule me sera anxiogène ; je découvrirai plus tard mon agoraphobie. De cela, je vais en souffrir longtemps et en souffre encore. Récemment en visitant des grottes en Dordogne, j'ai ressenti cette angoisse indéfinissable d'enfermement puis d'écrasement entre stalactites et stalagmites. La sueur, la soif soudaine gâchant le plaisir de ce beau spectacle, avec une seule envie, celle de sortir de ce labyrinthe pour apercevoir le ciel.

Pourtant, j'avais pensé avoir définitivement expulsé cette sensation de mal-être en venant m'installer à la campagne face aux étoiles pour une paisible retraite.

Mais revenons au commencement. Mon frère Gérard est né en 1947, moi aussi. Faute d'argent et de relations dans une période de pénurie de logements, avoir un chez-soi à Paris est un véritable exploit. Papa, maman, mon frère et moi allons vivre six ans dans une « chambre de bonne », sans la bonne, de vingt-cinq mètres carrés située au cinquième étage sous les toits, sans ascenseur, rue des Marais, Paris X^e.

Chambre froide l'hiver, chauffée à l'aide d'un poêle à charbon, charbon qu'il faut remonter de la cave six étages plus bas.

Véritable étuve l'été, cet endroit va devenir au fil du temps mon petit cocon. La promiscuité dans cette mansarde nous rend très proches de notre mère-poule au foyer : vivre dans ces conditions est loin d'être désagréable !

« *Eau et gaz à tous les étages !* », si le gaz arrive jusqu'à notre modeste chambre, l'eau courante et le trou caché par une porte qui fait office de « toilettes » trônent à mi-étage entre le cinquième et le quatrième.

Chaque fois qu'elle doit se rendre dans ces lieux magiques, ma mère laisse notre porte entrebâillée ; faute d'avoir un œil sur nous, elle a au moins ses deux oreilles attentives à notre présence. Immeuble dépourvu d'ascenseur, je l'ai dit, ma mère nous sort tous les jours, prétextant chaque fois quelques courses à faire pour nous faire respirer le bon air de ce quartier de Paris...

Une poussette double, ossature bois, en face à face, fait office de luxueux carrosse, sans aucune protection au-dessus de nos têtes encore fragiles. Dans l'urgence, ma mère a confectionné une sorte de bâche transparente, nous mettant à l'abri des intempéries avec l'avantage de nous exposer aux regards bienveillants des passants. Cette carriole servira longtemps nos intérêts auprès du commerce local. J'ai bien dit poussette et non ces landaus luxueux équipés de roues gigantesques sur amortisseurs dans lesquels paradent la plupart des enfants de notre âge dans notre quartier parisien.

Dès que je prends conscience que le bébé pleurnicheur assis en face de moi est mon frère, j'apprends très vite à me servir de mes jambes et de mes pieds pour le faire taire, car ses jérémiades gâchent mon plaisir de promenade.

Mon frère qui suce son pouce est appelé affectueusement par ma mère « Pou-pouce ».

Il est plus chétif que moi surnommé « Poing-poing », car je suce mon poing.

Bienvenue à la Fosse noire

Mes parents emmènent souvent Pou-pouce malingre respirer le bon air de la Bretagne à la Fosse noire, lieu-dit sur la commune de Saint-Malo-de-Beignon d'où est originaire mon père. À cette occasion je l'accompagne, mais je reviens avec mes parents, laissant le frérot renifler l'air de la campagne sans moi.

Là vit la grand-mère de mon frère, veuve depuis fort longtemps, elle est aussi par liens du sang occasionnellement ma grand-mère. Je dis bien occasionnellement, car je ne me suis jamais retrouvé seul avec Marie – c'est son prénom – sans que ma mère ne soit présente. Je l'appellerai Marie tout au long de cette histoire en référence à une dame que je n'apprécie guère.

Physiquement, mon frère lui ressemble un peu. Il est devenu au fil du temps son petit préféré ; elle s'en occupe d'ailleurs fort bien. Si bien qu'un jour, ma mère le récupérera couvert de boutons, le lait qu'il ingurgite étant trop riche ! Marie finit par avouer qu'il lui arrive de laisser son petit-fils seul sous le pis de la chèvre qu'il tète goulûment jusqu'à épuisement (le but inavoué de Marie était sans doute de le voir s'endormir repu de ce repas consistant). Ma mère piquera sa colère devant tant de laisser-aller et d'insouciance, trop heureuse de moucher la grand-mère !

Quelques mois passent, Pou-pouce toujours chétif retrouve la douceur bretonne, sa gentille Marie et la tendre biquette. Par la suite, mon frère se verra affublé pendant toute sa jeunesse du surnom de « Biquet » donné par ma mère à la suite de l'épisode précédent. Mon sobriquet de « Canard » trouvé aussi par ma mère n'est guère plus reluisant : le rapprochement entre Canard et Bernard semble facile, sauf à porter ! Canard et Biquet, des petits noms affectifs que l'on accepte petits et que l'on déteste en grandissant et dont il est difficile de se débarrasser...